

1914 – 2014

Il y a un siècle, la guerre au Gabon

Texte et iconographie J.Pierre Fourès



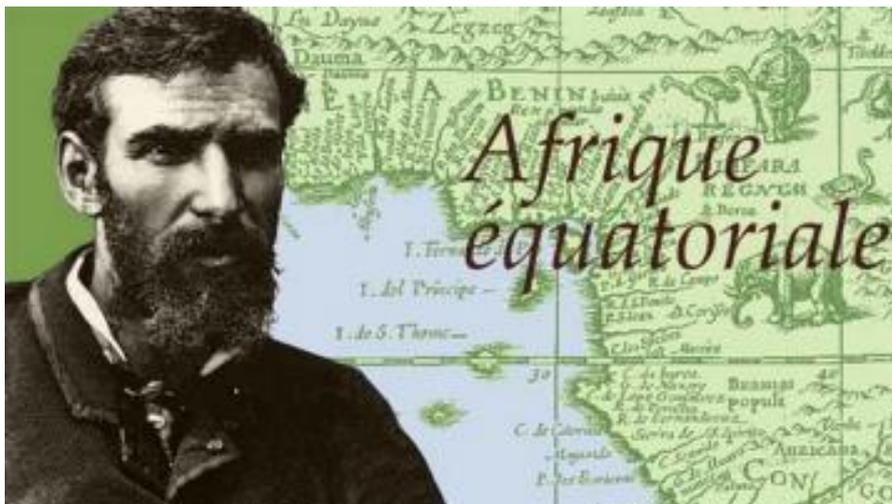
L'Afrique centrale au début du XXème siècle

A l'orée du siècle dernier, l'Afrique centrale est déjà partagée entre les diverses puissances européennes qui se livrent à une course continue aux conquêtes territoriales.

La Grande Bretagne occupe le vaste territoire du

Nigeria et la partie Nord de l'actuel Cameroun.

Les Allemands sont présents au sud du Cameroun et au Togo. La France est installée au Tchad, en Oubangui (RCA), au Gabon et au Moyen Congo (actuel Congo Brazzaville) grâce à l'action de Savorgnan de Brazza.



Le Portugal est présent au sud du fleuve Congo (actuel Angola) et à Cabinda. Le Roi des Belges s'est attribué, à titre personnel, grâce à l'explorateur Stanley, ce qui devint le Congo Belge.

L'appétit de certaines capitales européennes engendre des tensions frontalières, escarmouches et menaces de

conflits plus graves. Le chancelier Bismark propose une conférence internationale qui, à défaut de répartir les territoires réputés « vacants », fixera les règles de « bonne conduite » entre états. C'est ainsi que se tint en 1885 la conférence de Berlin.

La Conférence de Berlin (1885)

Bismarck se pose en médiateur de la crise, profitant de l'occasion pour affirmer un peu plus le rôle central de l'Allemagne dans le concert des nations. Quatorze puissances participent aux débats : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Empire ottoman, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, .

Portugal, Russie, Suède. Les peuples et les rois africains sont tenus à l'écart de toutes les discussions.

Deux conceptions s'opposent. D'un côté, Bismarck entend garantir la liberté de navigation et de commerce dans toute la zone de l'Afrique centrale. De l'autre, le Portugal, soutenu par le président du conseil français Jules Ferry, conçoit les colonies comme un monopole commercial détenu par la métropole. Finalement, la conférence établit une liberté de commerce étendue dans les bassins du Congo et du Niger, mis à part dans le domaine du transport d'armes. Les frontières d'un nouvel État sont fixées : au total, Léopold II de Belgique reçoit, à titre personnel, deux millions et demi de kilomètres carrés qui deviendront plus tard l'État indépendant du Congo. Au nord-ouest de l'État ainsi formé, 500 000 km² reviennent à la France (bientôt baptisé Congo-Brazzaville).

La France se voit aussi attribuer la partie intérieure du Niger dont le Royaume-Uni contrôle le delta. Du côté allemand, on espère que les concessions territoriales faites à la France atténueront le ressentiment né de la perte de l'Alsace-Lorraine à la suite de la guerre franco-prussienne de 1870.



Le chancelier allemand Bismarck

Les tensions frontalières demeurent vives

Malgré les dispositions prises lors de la conférence de Berlin, les tensions sont réelles sur les frontières grossièrement établies. Des commissions mixtes, franco-allemandes, tentent de délimiter les territoires en plaçant des bornes frontalières. Côté Français, les rancœurs liées à la défaite humiliante de 1870, demeurent dans les esprits bien vivaces et illustrées par l'expression, alors courante : « n'en parler jamais, y penser toujours ». L'Allemand, vainqueur, s'affiche hautain, souvent méprisant.

C'est dans cette ambiance que la « franche collaboration » dérape au Maroc.

1911

LE COUP D'AGADIR

Le jeudi 2 novembre 1911 à 17 heures 30, la France et l'Allemagne signaient un accord à Berlin, définissant des échanges territoriaux au Congo et au Cameroun. Cet accord était censé mettre fin à quatre mois de tension entre les deux états.

En fait, tout avait débuté le 1^{er} juillet 1911, lorsque la canonnière « Panther » vint mouiller devant le petit port d'Agadir sur la côte occidentale du Maroc alors en voie de « pacification » par la France. Le prétexte semblait mince : il s'agissait de protéger des ressortissants allemands menacés par une agitation

dans la région de Sous. Quelques jours après, la canonnière « Panther », portant une centaine d'hommes, était relevée par le croiseur « Berlin » disposant de trois cents marins. L'opération prenait de l'ampleur.

Aussitôt l'opinion publique française s'enflammait contre cette tentative d'intimidation jugée injustifiée. Il faut rappeler que depuis la défaite humiliante de 1870 la France avait déployé sur le continent africain une intense activité en vue d'établir un empire territorial qui s'étendait de la Méditerranée au sud de

l'équateur. L'Allemagne qui avait conforté ses prétentions, lors de la conférence de Berlin, outre sur le sud-ouest africain (Namibie) et l'Afrique orientale (Tanzanie), le Cameroun et le Togo, ne voyait pas d'un très bon œil l'expansionnisme du vaincu de 1870.



Le Cameroun Allemand avant et après 1911

Le « coup d'Agadir » n'était donc qu'un prétexte destiné à contraindre la France à la cession d'une partie

des territoires d'Afrique centrale au profit du Cameroun allemand. En échange, Berlin renonçait à toute prétention sur le Maroc où Paris pouvait négocier sa zone d'influence avec l'Espagne (Madrid s'arrogeant le Rif au nord, et le Sahara – Rio de Oro – au sud). C'est ainsi qu'en 1911, tout le nord du Gabon était rattaché au « Kamerun » selon une ligne allant approximativement de Cocobeach à Mvahdi, passant légèrement au nord de Mitzic.

L'exaspération était à son paroxysme tant chez Européens de Libreville qu'à Paris où l'on évoquait la mémoire trahie de Savorgnan de Brazza et de ses compagnons. En 1914, l'entrée en guerre contre l'Allemagne ouvrait la perspective d'une reconquête des territoires ainsi abandonnés.

1914 : LES COMBATS AU GABON

En cette fin de mois de juillet 1914, la population de Libreville vaque paisiblement à ses activités habituelles. Chez les Européens l'évolution de la tension en Europe est suivie attentivement au gré des rares nouvelles parvenant avec retard. Les militaires, eux, sont fébriles, ils savent la guerre imminente, la revanche proche. Pourtant, l'état des forces sur le territoire ne devrait pas permettre d'envisager d'action offensive contre l'ennemi allemand solidement retranché dans des

postes, disposant d'artillerie légère et de mitrailleuses dont l'armée française est dépourvue.

A la veille de la déclaration de guerre, le « Régiment indigène du Gabon » comporte 1 371 hommes, 118 sous-officiers et 30 officiers ; il est épaulé par la « Garde Régionale », sorte de milice locale qui dispose de 650 hommes. Cent cinquante civils européens seront dans les mois qui suivent mobilisés, tandis qu'un recrutement de volontaires gabonais sera rapidement ouvert.



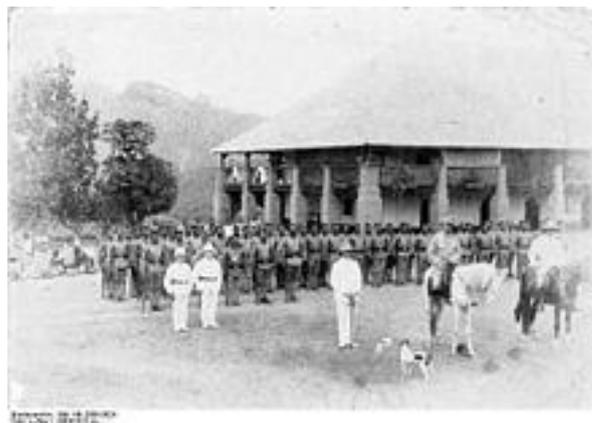
Revue des troupes par le colonel Le Meillour à Brazzaville en février 1914 ; derrière lui le commandant Dubois de Saligny

Tous ces éléments sont regroupés au sein du 1^{er} Régiment du Gabon qui comporte huit compagnies. Il est commandé par le Colonel Le Meillour. Le Général Aymerich commande l'ensemble du dispositif des troupes françaises et belges du théâtre d'opération du Cameroun.

Lorsque le 4 août 1914 la déclaration de guerre est connue, l'envie d'en découdre au plus vite embrase la population. Nombreux sont les jeunes gabonais enthousiastes qui répondent à l'appel du Gouverneur en vue de s'engager sous la bannière tricolore. Louis-Emile Bigmann, ancien président de l'Assemblée Nationale en donne une vision émouvante dans son ouvrage consacré à Charles Ntchorere.

A l'état-major français l'ardeur guerrière est quelque peu tempérée par ce que l'on sait des forces allemandes.

Outre le fait que les postes ennemis sont solidement retranchés sur des sites fortifiés et généreusement pourvus en artillerie et mitrailleuses (l'armée française n'en possède aucune), le rapport numérique s'avère également défavorable. Face aux 2 300 hommes que peut aligner l'Armée française,



La compagnie de tirailleurs allemands d'Ebolowa

les Allemands sont près de 3 500 en état de combattre, mieux armés et organisés.

De plus, il apparaît très vite que l'adversaire n'envisage pas d'actions offensives vers le sud. Il va donc falloir partir à l'assaut avec les inconvénients que cela implique dans un milieu naturellement hostile, sur de longues distances, à pied, sans moyens de transmissions.

La défense allemande repose sur trois points d'appui : Minkebe dans le Haut-Ivindo à l'est, Oyem au centre et Cocobeach à l'ouest.



L'entrée du cimetière de Mimbeng (photo D.Lespinas)

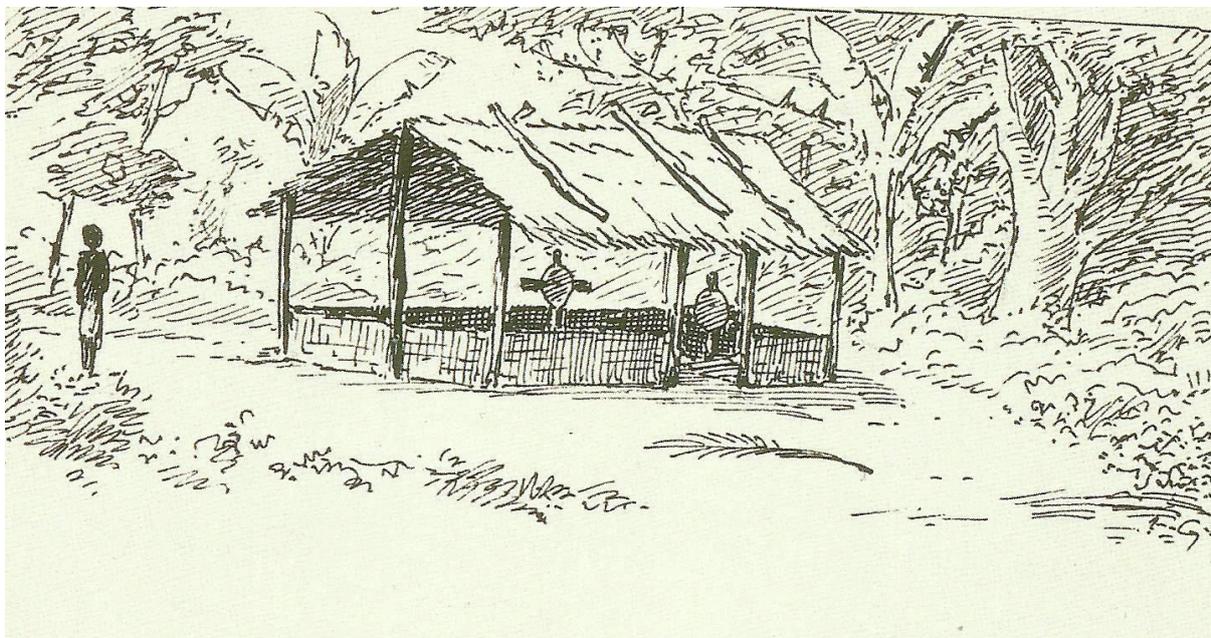
L'OFFENSIVE VERS OYEM ET BITAM

Le 13 août 1914, le commandant Dubois de Saligny, en exécution des ordres reçus, quitte Boué. Il parvient à Mitzic le 26 d'où il expédie un télégramme vers Libreville qui parviendra à destination le 6 septembre. Il désapprouve cette opération, persuadé que l'effet de surprise ne pourra jouer, mais discipliné, il s'incline. L'avance est lente et laborieuse. Les trois groupes progressent selon trois axes distincts censés converger vers Oyem. Le gros des troupes se situe sur l'axe traditionnel (aujourd'hui RN 2) tandis qu'un groupe diverge vers l'Est et le second vers l'Ouest. Sous les ordres de Dubois de Saligny 300 hommes et 500 porteurs progressent en colonne. Celle-ci s'étend sur près de 4 kilomètres et se déplace très lentement, franchissant des étapes de 20 à 25 km par jour. On comprend que dans ces conditions l'effet de surprise n'est pas garanti. A l'approche du village de Mimbeng (autrefois orthographié « Mimbang ») la colonne tombe sous un feu nourri. Le capitaine TROUILH rescapé des combats rédige le compte-rendu suivant (extraits) (*) :

(...) A l'approche de Mimbang des patrouilles furent effectuées à l'est et à l'ouest du village. Le groupe Moussafy se mit en marche, précédant d'une vingtaine de mètres les éclaireurs commandés par le sergent Adam. A cinquante mètres derrière, suivait la tête commandée par le lieutenant Hayez. A environ cent cinquante mètres derrière, marchait, en colonne par un, la 5^{ème} compagnie, une distance de cinquante mètres séparant les sections. Le commandant de l'avant-garde se trouvait avec la section de tête, section Tap. C'est à ce moment qu'éclatèrent les premiers coups de feu. Deux patrouilles furent envoyées pour

explorer les plantations qui se trouvaient à l'est et à l'ouest du village. Quand elles arrivèrent au débouché nord de Mimbang, la première section les rejoignit en traversant au pas de course.

Les premiers coups de fusils avaient été tirés à 10h 30 sur le groupe de Moussafy, lorsqu'il arrivait à la hauteur de la bifurcation de Bengone. Un partisan fut tué; les autres après avoir riposté, se replièrent sur Mimbang et vinrent me dire qu'ils n'avaient plus de cartouches.



Dessin de Fernand Grebert (1920) intitulé par l'auteur :

« A Akola, sur la route de Alembé à Oyem. Tombes de Dubois, chef de bataillon et de Adam Sergent : tombés au combat de Mimbeng. 6 sept 1914. » / Ndlr : Les corps n'ayant pas été retrouvés au cimetière de Kérélé à Libreville on peut penser qu'ils ont dû être rapatriés ultérieurement en France pour y être inhumés.

Les éclaireurs du sergent Adam rejoignirent les tirailleurs de Moussafy et commencèrent le feu. La tête s'était arrêtée à trente mètres derrière. Des feux par salves furent exécutés sur Bengone et sur les faces est et ouest.

Le lieutenant Hayez fit battre, par de bons tireurs, des points de brousse d'où partaient des feux bien ajustés. Cet arrêt dura à peine dix minutes. Nous n'avons eu là qu'un blessé Le feu ayant cessé, la marche fut reprise.



Stèle du tirailleur Makanga Joseph (photo D.Lespinas)

En avant et sur la piste, trois tirailleurs avec le sergent Moussafy, à droite et à gauche une patrouille de trois hommes. Derrière, à 10 mètres, trois tirailleurs avec le sergent Adam. Enfin, à vingt-cinq mètres en arrière le reste de la tête, en colonne par deux, sous les ordres du lieutenant Hayez.

La 5^{ème} compagnie suivait à 150 mètres en colonne par un, les hommes à trois pas, les sections à cinquante pas. A cinq cents mètres, environ de la bifurcation de Bengone, à un changement de pente, le groupe Moussafy essuya une violente rafale de tirailleurs allemands embusqués derrière des troncs d'arbres bordant la piste.

Moussafy est blessé. Le groupe Adam le rejoint et essaye de faire un bond en avant. A ce moment éclatent des feux nourris venant d'avant, de droite et de gauche. Le sergent Adam tombe mortellement blessé. La tête accourt, se terre et exécute des feux.

La patrouille de gauche revient avec son chef blessé. Le feu faisant rage, je donne l'ordre à la section Tap d'aller renforcer le lieutenant Hayez qui craint d'être enlevé. La brousse étant impénétrable à droite et à gauche de la piste, le sergent major Tap rend compte qu'il ne peut exécuter l'ordre qui lui a été donné de renforcer en débouchant à droite et à gauche.

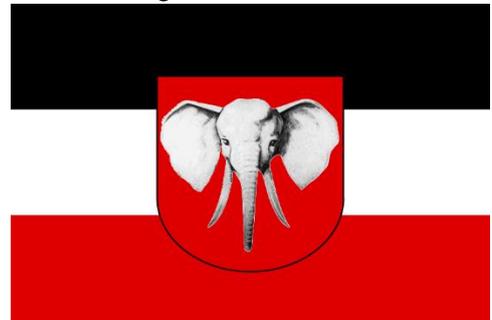
Je lui prescris alors de se porter sur la ligne en suivant la lisière. Entraînant sa troupe à la baïonnette, Tap part au pas de course, mais accueilli par une violente rafale il ne réussit pas à dépasser le point où était tombé le sergent Adam.

Il fait coucher ses hommes, exécute des feux qui, bien ajustés, obligent l'ennemi à se terrer. Pendant cette courte accalmie le sergent Bina Coulibaly de la 5^{ème}

compagnie, avec huit tirailleurs, réussit à se porter en avant.

Blessé pendant ce mouvement, ce gradé choisit une bonne position qui lui permet de voir sans être vu.

Les tirailleurs allemands, qui étaient dans la portion du ravin, coupant la piste, disparaissent. Le feu reprit de nouveau. Une patrouille fut envoyée à droite. Son chef fut tué au moment où il cherchait à gagner du champ de ce côté. Il fut remplacé par le sergent Moussa Gamba, de la 5^{ème} compagnie, qui réussit à s'infiltrer sous bois. Mais cette zone étant très sérieusement battue, Moussa Gamba ne tarda pas à être lui-même très grièvement blessé. Il n'en resta pas moins à son poste. A gauche une patrouille commandée par le caporal Samba-Sako, de la 5^{ème} compagnie, réussit à gagner un peu de champ en se dissimulant derrière des abatis jalonnant sur une grande profondeur le terrain compris entre la piste et le ravin. Vers 11h.30 un violent feu fut déclenché et de nombreux cris furent entendus semblant venir de la lisière ouest du village.



Le drapeau du Cameroun Allemand

J'envoyai le lieutenant Pianelli voir ce qui se passait. Il revint en disant que la 5^{ème} compagnie venait de repousser à la baïonnette des groupes ennemis qui se trouvaient dans la plantation du village. A ce moment le commandant de Saligny se trouvait avec le gros de l'avant-garde.

Je me rendis sur la ligne de feu pour reconnaître la position ennemie. Dès mon arrivée, le feu reprit violent. Les branches des arbres étaient littéralement hachées. Les feux venaient de l'ouest et de gauche. J'ordonnai le dispositif suivant: Pendant que la section accrochée resterait sur place et ouvrirait un feu violent, deux sections s'infiltrant sous bois en colonne par un et glissant vers les ailes, déborderaient à droite et à gauche.

L'ennemi restait invisible, seule la direction de la gerbe décelait sa présence. Je fis cesser les feux à volonté et fis exécuter des feux par salves. Bien ajustés, ils impressionnèrent l'ennemi qui se terra. La supériorité du feu paraissant acquise, je décidai que la marche en avant serait reprise à 14 heures.

Vers 15 heures, le feu ayant repris en avant, en arrière et à gauche, j'envoyai la section Bouët dans cette direction. Elle exécuta des feux sur des groupes

dissimulés derrière des abatis et des arbres longeant le ravin. L'ennemi en avant et à gauche se terra.

C'est à ce moment que vint me toucher l'ordre du commandant de la colonne prescrivant aux différents éléments engagés de se replier sur Mimbang. (...) Afin d'exécuter l'ordre ordonnant le repli, je prescrivis au lieutenant Hayez de rompre par échelons, après l'ouverture d'un feu violent destiné à permettre ce mouvement ainsi que l'enlèvement des morts et des blessés. A peine avais-je donné ces ordres, que je recevais le renseignement suivant : « commandant blessé, venir renforcer; situation 1/2 effectif tués ou blessés un sergent, lieutenant Legrand. Signé Bernard. » Avant d'atteindre le point où le commandant de Saligny était tombé, il fallait traverser deux clairières. Dès que je parais, suivi par mes agent de liaison en colonne par un à six pas, une rafale de balles est envoyée sur le groupe qui traverse au pas de course cet espace découvert. Personne n'est blessé. Dès que le groupe est passé, le feu cesse. Cela laisse supposer que l'ennemi a des observateurs qui indiquent aux tireurs dissimulés derrière des tranchées et dont la présence n'est décelée que par les détonations entendues, le passage de groupes ou d'isolés sur des portions de piste repérées.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom *Adam*

Prénoms *Auguste Désiré Jules*

Grade *Sergent*

Corps *Bo. Indigène du Gabon*

N^o *110* au Corps. — Cl.

Matricule. *7128* au Recrutement

Mort pour la France le *6 septembre 1914*

à *Dubourg. af. 89*

Genre de mort *Tué à l'ennemi*

Né le *18 octobre 1892*

à *Neuhou* Département *Manche*

Atc. municipal. pr. Paris et Lyon, }
à défaut sus et N.

Jugement rendu le _____

par le Tribunal de _____

acte ou jugement transcrit le *27 février 1914*

à *St Jacques de Neuhou Manche*

N^o de registre d'état civil _____

101-708 1082. [2:131]

Sergent Adam, tué à l'ennemi

J'arrive à hauteur du commandant qui gît à terre, la cuisse fracassée, le sous-lieutenant Bernard est là à côté de lui, qui le soigne. A deux mètres en arrière est le cadavre du cheval ; un peu plus haut je vois le

lieutenant Legrand mortellement blessé et, à côté de lui le corps inanimé du sergent Lephilibert. Une section de la 3^{ème} compagnie est là gardant ce groupe de morts et de blessés. (...)

Je demande où est le convoi; j'apprends qu'il est parké dans le village de Mimbang et qu'on n'a pas de liaison avec le capitaine Charleuf qui en a la garde. J'envoie le sergent Lagnereau de la 3^{ème} compagnie pour assurer la liaison. Le feu ayant repris sur toute la ligne, j'envoyai au lieutenant Hayez de rester sur place et de ne pas commencer le mouvement de repli ordonné et de ne procéder à l'enlèvement des morts et des blessés qu'à la chute du jour.



La stèle du tirailleur N'guema Obame (photo D.Lespinas)

Entre 16h.30 et 17 heures, une attaque sur le convoi fut tentée; des groupes ennemis essayèrent, par les plantations, d'arriver jusqu'au village ; ils furent arrêtés par le feu des fractions de la 4^{ème} compagnie en position. Cette attaque ayant échoué, quelques coups de tam-tam furent entendus. Peu à peu le feu cessa. L'enlèvement des morts et de blessés fut exécuté sans pertes. L'ennemi s'était replié sur Afogmedzim.

En raison des pertes très sérieuses subies dans la journée du six septembre: 17 morts et 20 blessés, de la fuite de la plupart des porteurs, j'estimai que, dans ces conditions, tout mouvement en avant sur l'objectif assigné à la colonne, Oyem, était impossible. Je pris la résolution de me dérober par une marche de nuit en emportant les morts européens et les blessés; les munitions, le numéraire, quelques bagages indispensables, et en sacrifiant tout le reste. La viande de conserve fut distribuée aux tirailleurs et aux porteurs restants. Chaque compagnie reçut l'ordre d'assurer le transport de ses morts et de ses blessés, de distribuer aux tirailleurs leurs pièces matriculaires et d'emporter les principaux documents comptables. La colonne devait rompre à 24 heures.(...)

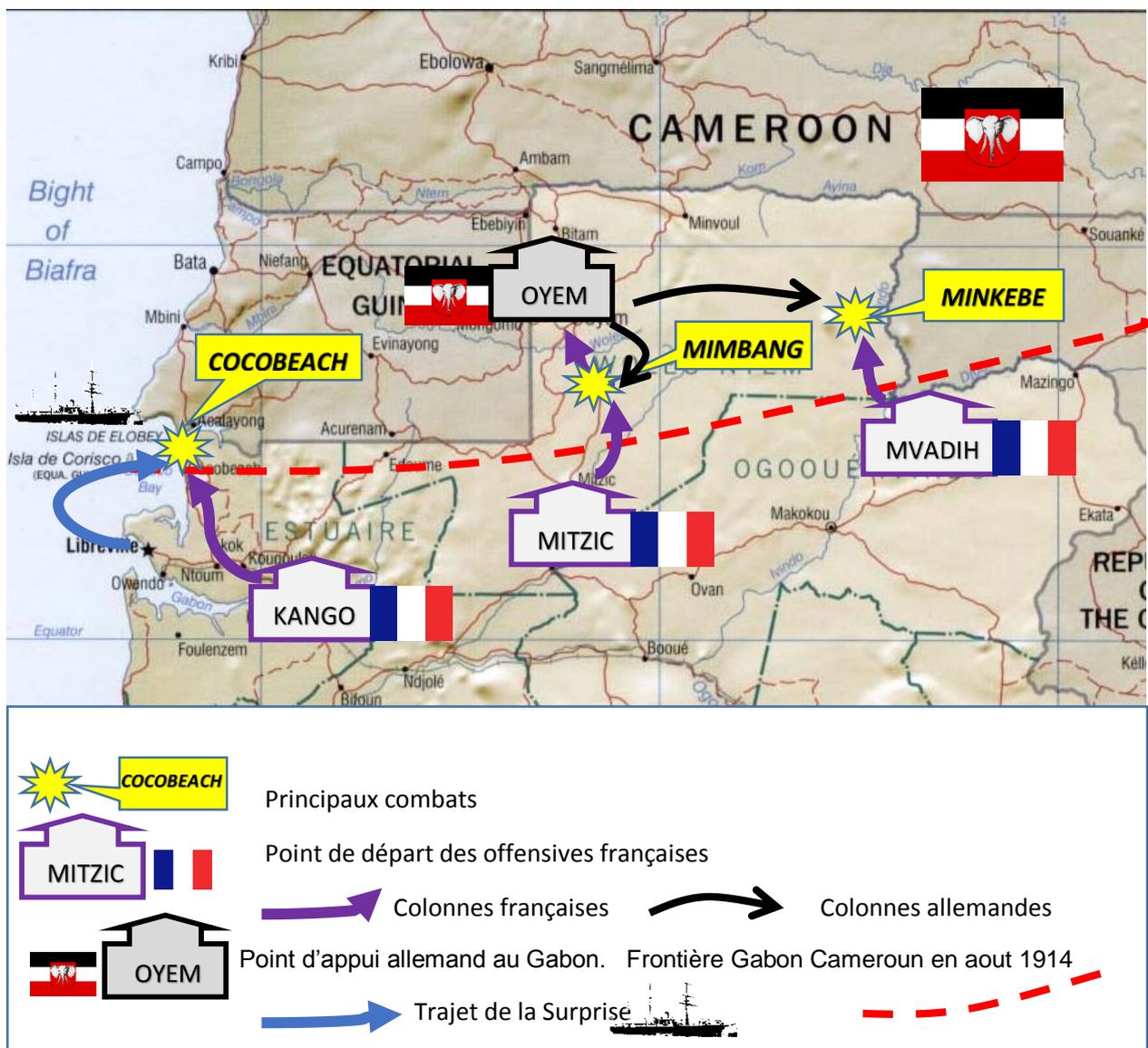
Après avoir incendié ce qui ne pouvait être emporté, le dernier élément de la 4^{ème} compagnie rompa le 7 à une heure. Cette marche fut particulièrement pénible, la nuit était complètement noire, la distance de vision ne dépassait pas trois mètres. Le dernier élément de l'arrière garde rentra à Elélem à 9h.30 »...

* Service historique de l'armée de terre -SHAT- (Vincennes)

Comme le prévoyait funestement de Saligny, les allemands ne furent pas pris au dépourvu. En effet, le lent cheminement de la lourde colonne sur l'axe principal leur avait été signalé très rapidement par des informateurs en territoire français.

Sachant que leur objectif était Oyem ils résolurent de les attendre en un point favorable à une embuscade. Le jour même du passage des français à Mimbeng, un groupe d'une quarantaine de tirailleurs camerounais encadrés par trois officiers et cinq sous-officiers européens fut aperçu par les villageois au lever du jour avant de disparaître.

Vers 10 heures du matin lorsque les premiers éléments parurent ils les laissèrent s'engager suffisamment profondément dans le piège et lorsqu'ils purent tenir dans leur ligne de tir, à la fois l'avant-garde et le gros de la troupe où ils purent apercevoir le chef de bataillon sur son cheval, ils ouvrirent le feu. Néanmoins, les prussiens avaient sous-estimé leur adversaire, en nombre et en combativité ; malgré les pertes sévères subies, la vigueur de la riposte française les surpris. L'effet de panique qu'ils espéraient fut déçu et ils renoncèrent à poursuivre la colonne dans sa retraite.



Offensive vers Mvahdi –Minkébé

(Nord-Est de Makokou)

Le 13 septembre 1914, la 1^{ère} Compagnie du capitaine Defert, ayant progressé vers le nord-est, attaque le poste solidement fortifié de Minkebe à proximité de Mvahdi où sont retranchés les Allemands. L'assaut ayant été repoussé, Defert organise le siège de la place et lance plusieurs opérations du 21 au 24 septembre, en vain.

De leur côté les assiégés tentent deux sorties qui sont repoussées. Le 24 au soir, Defert apprend qu'une colonne allemande venue d'Oyem progresse vers Minkebe afin de venir en aide à la garnison assiégée.



La résidence du Gouverneur Allemand à Buea (au fond, le mont Cameroun)

N'ayant pas les moyens suffisants pour faire face sur deux fronts il décide de se replier sur Mvahdi, son point de départ, où il se retranche à son tour, attendant un ennemi qui l'ignorera.

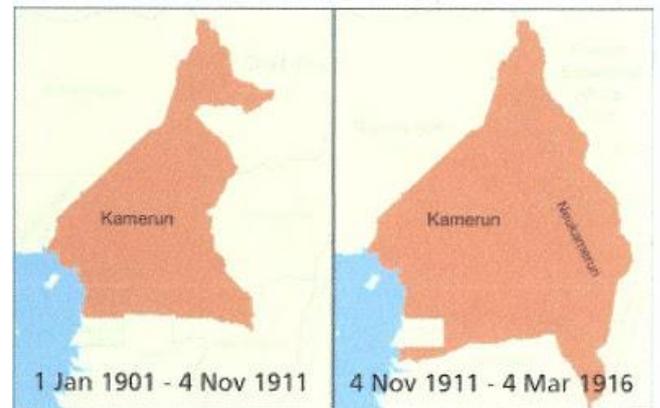
Durant un an, pratiquement livré à lui-même, Defert effectuera plusieurs tentatives.

Les opérations sont suspendues durant la saison des pluies, et ce n'est que le 21 décembre 1914 que Minkebe tombe enfin.

Dès lors, Defert se met en tête de conquérir Akouafim. Les offensives infructueuses se succèdent.

A force d'acharnement, Defert parviendra à ses fins le 3 septembre 1915. Les Allemands en fuite se replient vers Sangmélina.

Pendant que se déroulent ces opérations sur Oyem et Minkebe, la situation militaire évolue sur la façade atlantique.



Evolution du territoire du Kameroun Allemand avant et après 1911

L'état-major craint un moment une offensive maritime allemande sur Libreville tentée par des éléments venus de Douala, puis ses craintes s'apaisent. Les forces assemblées pour la défense de la capitale deviennent donc disponibles. L'offensive vers le troisième point d'appui, Cocobeach, prend forme

Son exécution est précipitée par les attaques surprises de postes côtiers auxquelles se livrent deux petits vapeurs rapides le « Rolph » et le « Nachtigal » ; Surgissant à l'improviste, ils bombardent et mitraillent des postes littoraux français semant l'épouvante parmi les populations dans l'estuaire de la Mondah.



Tirailleur Gabonais

LA PRISE DE COCOBEACH



La canonnière « La Surprise »

Le 20 septembre 1914 à Libreville, une colonne formée pour l'attaque de Cocobeach embarque sur la canonnière « La Surprise » commandée par le lieutenant de vaisseau Mégissier. Constituée par la 7^{ème} compagnie du Régiment du Gabon (capitaine Bernard) elle est forte de 205 tirailleurs, 13 sous-officiers et 2 officiers. Le commandant Miquelard dirige l'opération. Un peloton de 80 hommes appartenant à la 2^{ème} compagnie partie de Kango doit progresser à pied vers Cocobeach afin d'y prendre l'ennemi à revers.

Attaqué, dispersé, il ne parviendra à établir la jonction que le 5 octobre, décimé. Un civil installé à Libreville, M. Ferdinand Guillod, directeur des établissements « Personaz et Gardin », ayant longtemps habité la région du Muni, sert de pilote au bâtiment de guerre navigant de nuit entre écueils et hauts-fonds. Le 21 septembre à 4 heures « La Surprise » parvient à six cents mètres de la plage et ayant mis ses chaloupes à la mer commence à débarquer ses troupes sans bruit. Au lever du jour, les Allemands ouvrent immédiatement le feu sur le navire, ses chaloupes et tentent de repousser les éléments ayant déjà mis pied à terre. Malgré la mitraille, la noria de débarquement déverse ses hommes à la côte où les positions françaises ne faiblissent pas, se renforçant d'heure en heure

A 12 heures 30 l'assaut est donné alors que la totalité de l'effectif ne sera débarqué qu'à 14 heures trente. Malgré les tranchées, les mitrailleuses infatigables, et leur acharnement défensif, les Allemands sont bousculés partout. Les tirailleurs grenadent et chargent à la baïonnette sans relâche. Ils prennent d'abord l'hôpital, puis la maison de l'administrateur, le poste avancé en lisière de la plage, et enfin la position principale.

A 16 heures 45 Cocobeach est prise. Les Allemands ont durement payé leur opiniâtre résistance : ils laissent sur le terrain dix morts dont cinq européens et presque autant de blessés et de prisonniers qui seront transférés à Libreville en fin de journée. Une poignée d'Allemands profitant de la confusion a réussi à s'enfuir en Guinée Espagnole. Durant un mois Miquelard ratissera la région marécageuse à la recherche de fuyards : il en capturera une dizaine terrés et affamés. Il poursuivra ensuite l'offensive vers le Nord, vers le territoire Camerounais où Français et Anglais regroupèrent leurs efforts offensifs.

Côté français, les pertes sont inférieures, trois hommes sont cités pour leur bravoure face à l'ennemi. Ils auront droit à d'exceptionnelles funérailles à Libreville. Ils seront inhumés au cimetière de Kérélé

Parmi ces héros le matelot sénégalais Fara Gomis qui, voyant son chef, le gabier Leizours, abattu sous ses yeux, prit aussitôt son poste à la barre de la chaloupe, la guidant vers le rivage où lui-même devait être atteint de plusieurs balles. Blessé à mort, apprenant que Cocobeach était prise il chuchotait à l'oreille du lieutenant de vaisseau Mégissier venu le reconforter : « Commandant, ça ne fait rien. Je suis content ».

Fara Gomis repose aujourd'hui en terre gabonaise : au sein du mausolée dédié aux Français morts au Gabon à deux pas du monument de Charles Ntchorere, aux côtés du colonel Parant, mort lui aussi en terre gabonaise (en 1940) pour une noble cause à laquelle tant de Gabonais ont donné leur généreuse ardeur et leur jeunesse.

Le 21 novembre 1914, lorsque tombe Cocobeach, les armées allemandes ont envahi le nord et l'est de la

France et se trouvent à moins de 100 kilomètres de Paris.

A Cocobeach un modeste édifice surmonté d'une ogive d'obus a été édifié en 1920 à la mémoire des combattants de 1914 ; à l'abandon et menacé de destruction, il a été réhabilité en 2008 par des bénévoles, grâce à des financements privés.

Son inauguration, le 8 novembre 2008 a donné lieu à une brillante et émouvante cérémonie militaire en présence des armées françaises et gabonaises et des plus hautes autorités des deux pays.

Le souvenir de cette historique bataille est célébré chaque 21 septembre. Nul doute que cette année du centenaire elle prendra une allure exceptionnelle à la hauteur du sacrifice de ceux qui y versèrent leur sang avec héroïsme, inscrivant dans le sable les marques de l'une des premières victoires de la « grande guerre ».

Le poste allemand le lendemain des combats



On observera, de droite à gauche, le drapeau français flottant au mât des couleurs, la guérite peinte à la prussienne, l'aigle impérial au frontispice du bâtiment.



L'ancien monument aux morts de Cocobeach surmonté d'une ogive d'obus

EPILOGUE

Après Cocobeach le Commandant Miquelard poursuit l'offensive vers le Nord

Le 17 février 1915 il entre dans Oyem. Il faudra attendre le 17 juillet pour que Bitam tombe, le 31 août pour Minvoul et ce n'est que le 20 décembre 1915 que le Ntem, sur lequel les Allemands s'accrochaient farouchement, finira par être franchi. Dès lors, anglais et français effectuent leur jonction en territoire Camerounais et marchent sur Yaoundé qui tombera le 18 janvier 1916. Les troupes allemandes refluent en bon ordre vers la Guinée Espagnole où elles seront désarmées et internées; elles comptaient alors, encore, 6000 hommes.



Bibliographie :

La conquête du Cameroun. Général Aymerich (publié par l'auteur en 1933)
La guerre dans l'Ouest Africain. Général E.Howard Gorges (Payot 1933).
La guerre de brousse dans l'Est Africain. General Von Lettow-Vorbeck (Payot 1933).
Exposition coloniale internationale de 1931. Les Armées Françaises outre-mer. La conquête du Cameroun et du Togo. Imprimerie Nationale. Paris. 1931.

Les pertes françaises

Tués à l'ennemi : 730

23 officiers.
35 sous-officiers.
672 hommes de troupe.

Blessés : 1567

30 officiers
64 sous-officiers
1473 hommes de troupe

Disparus : 37

Le Gabon dans les combats en Afrique Equatoriale française (conférence du Lt Cl Reynaud –Libreville 16/01/2005)
Le Gabon de Fernand Grébert. 1913-1932. Musée ethnographique de Genève.2003
Monsieur de la Ferté. Pierre Benoit (Roman - Livre de poche 1963 & Albin Michel 1934)



Inauguration du nouveau monument aux morts de Cocobeach le 8 novembre 2008